

CAMILLE VERSI

RÉSEAU
ROYAL
TOME 4
RÉPUBLIQUE

CHÂTEAU
D'ÂMES



Également disponibles

Réseau Royal, Camille Versi

Réseau Royal, tome 2 – Révolution, Camille Versi

Réseau Royal, tome 3 – Reconquête, Camille Versi

Le Palais d'Éros, Caro De Robertis

Sylphide, Tiphaine Bleuvenn

La Captive de Dunkelstadt, Magali Lefebvre

Le Tableau du Hampshire, Amira Benbetka Rekal

Rosebridge Academy, Amira Benbetka Rekal

Lady Orgueil et Mister Préjugés, Bianca Marconero

La Malédiction de Waterdown, Maria Levski

Les Ombres de Dambreville, Lady Raven

Titre original: *Réseau Royal – Saison 4*

Copyright © 2026 by Camille Versi

L'autrice est représentée par Wattpad WEBTOON Studios.

www.editions-chateaudames.com

© Château d'âmes, une marque des Éditions Jouvence, 2026

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

ISBN : 978-2-940787-14-2

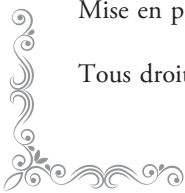
Couverture (maquette et illustrations) : François-Xavier Pavion

Cette couverture est une création originale utilisant un ensemble de visuels recomposés ou redessinés, provenant exclusivement de banques d'images libres de droits. Certaines de ces images d'origine ont pu être générées par intelligence artificielle à partir du propre catalogue desdites banques d'images ou de contenu tombé dans le domaine public. Il en résulte une œuvre inédite dont nous sommes très fiers, fruit de plusieurs heures de travail.

Correction : Vediteam

Mise en page : SIR

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.



PRÉCÉDEMMENT



Versailles, de nos jours. La Révolution n'a jamais eu lieu ; la France est toujours une monarchie. Mais les technologies, elles, ont évolué de manière semblable à ce que nous connaissons. Chacun possède un compte sur Réseau Royal en fonction de sa place dans la société, du prestigieux statut Platine au statut Poussière des parias.

À la suite de la mort brutale de son père François IV, Louis XX, âgé de vingt-cinq ans, accède au trône pour lequel il est mal préparé. Du jour au lendemain, il doit faire face aux défis représentés par la couronne. Mais alors que ses ministres tentent de le former aux problématiques qu'un souverain doit prendre à bras-le-corps pour diriger son pays, Louis doit également gérer ses tourments intérieurs. Tirailé entre son amour de jeunesse interdit Annette de Montaigu, qu'il a fait revenir à la cour, et son amie Catarina, la sœur aînée du roi d'Espagne, c'est à cette dernière qu'il réalise que son cœur appartient. Celle-ci a ses propres combats à mener : en effet, si elle est venue en France, c'est pour fuir son pays. Héritière du trône, elle constitue un obstacle aux



ambitions de son oncle, le régent Alfonso : ce dernier voudrait l'évincer de la ligne de succession pour être couronné lui-même à la mort de Felipe, le frère de Catarina, atteint de mucoviscidose.

Ensemble, c'est à un royaume de France de plus en plus mouvementé que Louis et Catarina se retrouvent confrontés. Loin d'être accidentelle comme les apparences le laissaient croire, la mort de François IV était en réalité un assassinat, fomenté par Marc Sallemont, le fondateur de Réseau Royal. Ce meurtre constituait le point de départ d'un complot visant à faire chuter la dynastie des Bourbons : pour le servir, Julie, la nièce de Marc, s'introduit à Versailles en tant que servante, dans le dessein secret de servir d'espionne. Pour renforcer l'agitation populaire, Marc recrute également Thomas : ayant perdu son travail et ses amis à la suite de sa rétrogradation sans explication au statut Poussière, il nourrit désormais une colère contre la monarchie qui rejoint les intérêts de son mentor.

Cependant, alors que le plan de Marc est sur le point d'aboutir, Julie, comprenant que son oncle projette de mettre à mort Louis et Catarina, choisit de les sauver en leur révélant ce qui se trame : affectée au service de la princesse, elle a appris à l'apprécier. Marc ainsi que ses proches sont arrêtés – notamment sa fille, Marie. Malgré tout, Thomas ainsi qu'une foule de Français se réunissent devant les grilles de Versailles pour crier leurs rêves de démocratie. Ce n'est plus seulement un complot qui menace la couronne, mais une révolution qui embrase la France.

Louis se refuse à utiliser la violence pour réprimer les oppositions, mais il choisit tout de même de faire condamner Marc à mort dans le secret, par crainte des conséquences d'un procès public. Malgré tout, la France s'enfoncé toujours plus dans la contestation. Le poids sur ses épaules exige de lui un lourd tribut psychologique ; tandis que Catarina, elle, doit mener une lutte bien plus physique contre son propre corps, l'attentat dont elle a été victime l'ayant laissée affectée de vertiges et de migraines.

De son côté, Julie quitte l'ombre pour être projetée en pleine lumière : elle est nommée à la tête de Réseau Royal à la suite de Marc, dont elle



est la plus proche parente en liberté. Divisée entre ses convictions et la culpabilité de la trahison qu'elle a commise, elle doit s'imposer pour gagner l'approbation de ses employés, et tracer sa propre voie.

Thomas, lui, se réjouit des difficultés rencontrées par Louis XX... mais doit composer avec un mouvement révolutionnaire fracturé depuis la disparition de Marc. Il voudrait en prendre la tête; toutefois, il a conscience qu'une frange bien plus radicale et violente que la sienne existe: le Front Agora, dirigé par la glaciale Barbara Euler. Pour sa part, il fonde le Tennis Club, un rassemblement quotidien au jardin du Luxembourg. Il obtient également le soutien des États-Unis, qui veulent aider à la chute de la monarchie pour répandre leur modèle démocratique, moyennant l'engagement de leur réserver une position privilégiée vis-à-vis de la France future. Surtout, il parvient à libérer Marie Sallemont, avec qui il entame rapidement une relation amoureuse. La réapparition de cette dernière met Louis XX en porte-à-faux quant aux mensonges qu'il a proférés.

Le pays bascule définitivement dans la violence quand le Front Agora en vient à assassiner des nobles dans le but de pousser le jeune roi à abdiquer: Jean de Berry, oncle et ministre de Louis, est ainsi abattu sous ses yeux, et Catarina survit de peu à une attaque sur le château.

Son autorité sur la France diminuant de jour en jour, le jeune roi finit par être capturé par le Front Agora. Catarina demande l'aide de Julie pour retrouver sa trace en mobilisant les ressources de Réseau Royal, mais leurs recherches restent vaines... jusqu'à ce qu'un message anonyme les avertisse de l'exécution spectaculaire en place de Grève planifiée par les révolutionnaires. Ce dernier a été envoyé par Thomas: averti par Barbara, il refuse de voir le triomphe de sa rivale et de lui laisser l'occasion de réussir ce coup d'éclat qui lui offrirait les clés du pouvoir.

Cependant, si Louis est sauvé *in extremis*, il prend conscience du danger dans lequel il se trouve en restant à Versailles, dont la défense ne peut plus être assurée: il cède donc aux exhortations de ses conseillers et accepte de partir pour Biarritz avec Anne de Mortemart, la dernière

ministre qui lui reste, Pierre de Chantilly demeurant en arrière pour tenter de négocier avec les révolutionnaires. Julie reste à Paris elle aussi, voulant conserver la direction de Réseau Royal pour tenir tête à la tourmente qui se prépare.

Louis et Catarina pensent pouvoir profiter d'un répit en atterrissant après leur fuite... mais c'est alors que l'infante reçoit un appel d'Alfonso, l'informant du décès de son frère Felipe – qu'il a fini par assassiner pour précipiter son accession au pouvoir. Catarina est donc devenue reine d'Espagne... en titre seulement. À Biarritz, Louis et elle sont réduits à l'impuissance. Alfonso censure toute tentative de communication de la part de la jeune femme auprès de son peuple; quant à Louis, il ne gouverne plus qu'une cour de réfugiés, sans aucune prise sur le reste du pays. Hanté par les traumatismes qu'il a subis, il tente de les fuir dans la vitesse en apprenant la moto, ce qui provoque des tensions avec Catarina, culminant lorsqu'il est victime d'un accident. De plus en plus envahi par le mal-être, il se jure qu'il parviendra à reconquérir la couronne de France pour redonner du sens à son existence.

À l'inverse, à Versailles, les révolutionnaires font la découverte du pouvoir, plus amère qu'ils ne l'avaient imaginé. Face à Barbara qui le soupçonne d'avoir empêché l'exécution de Louis, Thomas doit manœuvrer pour que le Tennis Club soit accepté au gouvernement provisoire qui se forme; Julie s'y impose également, arguant de l'importance de Réseau Royal pour la vie de la nation. Elle parvient à garder la tête de l'entreprise, mais doit céder le reste des richesses de Marc à Marie, bien décidée à réclamer son héritage – et reprochant à Thomas de ne pas la soutenir davantage dans son combat.

Les discussions au gouvernement provisoire sont souvent houleuses, les intérêts des différentes factions s'opposant. La violence n'en est pas absente, et Julie est en première ligne pour la subir de la part du Front Agora. Lorsqu'elle prend l'initiative d'annoncer la création d'une Alliance démocratique pour remplacer la Ligue des royaumes d'Europe, Barbara lui fait payer à coups de poing d'avoir osé agir en solitaire;



plus tard, elle voit Pierre de Chantilly, le conseiller de Louis XX qu'elle avait délivré du Front Agora, être abattu sous ses yeux.

Catarina connaît aussi de tels revers, spectatrice de la répression sanglante qu'Alfonso abat sur la *Pelota Amarilla*, le mouvement démocrate espagnol. Elle ne parvient à faire entendre sa voix que peu à peu, exploitant notamment une faille sur Réseau Royal pour diffuser une vidéo où elle dévoile pour la première fois les cicatrices que l'attentat qu'elle a subi lui a laissées, encouragée par Louis. De nouveau visée par une tentative d'assassinat commanditée lors du mariage d'Alba et Matthieu, elle choisit de gracier sa cousine Juana, manipulée par son oncle. Elle finit par fédérer autour d'elle tout le spectre des oppositions à son régime, des révolutionnaires de la *Pelota Amarilla* jusqu'aux aristocrates réprouvant les extrémités auxquelles Alfonso en est venu, dans une alliance fragile que seule sa personne permet.

En France, la tension croissante pousse Thomas et Julie à s'allier en secret pour faire front commun devant ces menaces : leur plan est d'exiger l'organisation d'élections dans l'espoir que leurs résultats soient défavorables à Barbara et à ses soutiens. Malgré leurs efforts, elle refuse catégoriquement d'évoluer en ce sens, les accusant de vouloir confisquer la révolution. Pire, Thomas apprend qu'elle est sur le point de les faire assassiner, Julie et lui. Acculé, il s'appuie sur la soif de vengeance du parti monarchiste pour préparer sa riposte : dans l'ombre, il fait en sorte de permettre à Antoine de Montesson, petit ami d'une aristocrate tuée par le Front Agora, d'accéder à Versailles, et d'atteindre Barbara d'un coup de pistolet mortel. Son bras droit Kyle et les autres membres de la faction ripostent par une fusillade qui tue plusieurs des alliés de Thomas, et qui aurait également emporté Julie s'il ne l'avait pas attirée avec lui dans l'alcôve où il est parvenu à se cacher. Marie, soupçonnant l'implication du jeune homme dans la mort de Barbara, déclenche une dispute qui provoque leur rupture. Dans une posture précaire, il doit promettre à ses alliés américains que sa priorité sera désormais de conquérir le pouvoir, en écrasant Julie si nécessaire.



CAMILLE VERSI

En parallèle, Catarina rentre en Espagne avec Louis grâce à Carlos de Palafox, duc de Saragosse, qui l'accueille en sa demeure. Ils coordonnent avec le mystérieux Pablo, qui représente la *Pelota Amarilla*, un coup d'État pour renverser Alfonso. Profitant d'une diversion des troupes du duc et de la complicité de son vieil ami Federico, qui retient son oncle à l'intérieur de son propre palais, Catarina s'introduit dans les locaux espagnols de Réseau Royal pour obtenir les pleins pouvoirs sur le site, puis rejoint le Palacio Real dont elle convainc les défenseurs de rendre les armes. Enfin, elle se rend maîtresse de son pays, et en devient pleinement la souveraine... mais les événements des derniers mois lui ont fait prendre conscience que le temps de la monarchie touche à sa fin en Europe. Sous les yeux trahis de Louis, le jour de son couronnement, elle annonce qu'elle entend être la dernière reine d'Espagne, et guider son pays jusqu'à ce qu'il devienne une république.

CHAPITRE I



LOUIS

La couronne d'Espagne brille au centre de l'hémicycle des *Cortes*. Une splendeur d'or et de velours rouge, resplendissante de la lumière qu'elle reflète. Derrière elle se dresse Catarina, la tête haute face à la solennité du moment et des mots qu'elle vient de prononcer.

Ce jour devrait être notre triomphe. Le symbole de sa victoire, de notre victoire. À la place, ces feux sont ceux d'un crépuscule... Une défaite qu'elle a elle-même appelée.

Il y a une heure encore, il nageait dans une complète félicité. Euphorisé par le triomphe de celle qu'il aime, il s'imaginait rentrant en France à ses côtés, regagnant son trône, et rendant enfin à la monarchie sa gloire passée. Reprenant son souffle après une si longue apnée, remplissant le vide en lui d'un sens retrouvé.

Nous avons tant souffert, dû affronter tant d'obstacles... Mais maintenant que la voie s'ouvre devant nous, c'est Catarina qui recule?



Il a chaud et froid à la fois, la gorge nouée. Les poings crispés, incontrôlables, sur les bords de sa chaise en bois verni. Son regard est rivé sur la jeune reine, cherchant encore un signe qu'il est tombé dans l'un de ces cauchemars auxquels il a tant de peine à échapper. Mener l'Espagne vers la démocratie? Cette annonce lui semble la pire des trahisons, le rejet de tout ce en quoi ils croient.

Catarina comme moi savons ce qu'une république signifie: au mieux la démagogie comme aux États-Unis, au pire le chaos comme celui qui s'est emparé de la France. Il n'y a qu'un souverain qui soit capable de rassembler un pays derrière une vision unique et de s'élever au-dessus des intérêts particuliers. Que lui pour garantir l'ordre du monde. Alors pourquoi renie-t-elle tout ce pour quoi elle a combattu, un millénaire d'histoire, l'héritage de son père, de son frère et de tous ses ancêtres?

A-t-elle agi sous la contrainte? Est-ce une manœuvre dans une stratégie plus large dont il ne saisit pas encore les tenants et les aboutissants? Il voudrait s'en persuader. Mais debout face aux *Cortes* qui ont explosé en applaudissements autant qu'en cris de protestation après son annonce, rien n'indique que Catarina ne pense pas pleinement chacun des mots de son discours. Brillants, ses yeux portent loin au-dessus de l'assemblée, vers l'Histoire dont elle a tordu irrémédiablement le cours en quelques phrases. Tout juste un tremblement de sa mâchoire trahit-il l'émotion qui la traverse.

Je la connais: jamais elle n'accepterait de faire de fausses promesses à son peuple. L'engagement qu'elle vient de prendre, elle fera tout pour le tenir. Mais pourquoi cette capitulation, alors qu'enfin elle avait remporté la partie?

— Tu savais? glisse-t-il à Alba, assise à côté de lui. Elle t'avait prévenue de ce qu'elle allait dire?

— Non...

— Elle n'avait prévenu personne, gronde Carlos de Palafox entre ses dents serrées par la colère. Jamais nous ne l'aurions laissée marcher vers une telle folie...



Les rangs des aristocrates sont de plus en plus bruyants, animés par l'incompréhension et la fureur. Beaucoup se sont levés, leurs visages se tordant, rougis, leurs bouches vociférant. Sur l'estrade dressée devant les *Cortes*, Catarina ne se laisse pas déstabiliser : elle se détourne et se dirige vers la porte par laquelle elle est entrée il y a quelques minutes. Louis bondit aussitôt sur ses pieds.

Je dois lui parler. Maintenant. Avant qu'elle ne soit sollicitée de toutes parts.

Il se précipite vers la sortie pour être le premier à quitter la salle des *Cortes* à sa suite. Heureusement pour lui, le carré qui avait été réservé aux proches de la souveraine est situé juste à côté de la porte. Sans se préoccuper des apparences, il sprinte, et parvient à rejoindre celle qu'il aime dans le couloir en quelques secondes à peine.

— Rina, je... bredouille-t-il.

Il se tait alors qu'elle se retourne. Tout au bouillonnement de pensées qui s'agitent en lui, il n'a pas réfléchi à ce qu'il lui dirait exactement lorsqu'il se retrouverait face à elle.

Elle pose sur lui un regard triste, qui lui fait mal.

Il signifie qu'elle s'est montrée sincère dans son adresse à la nation. Il n'y a pas de plan caché, sinon elle me sourirait et m'assurerait que tout ira bien.

Pourtant, tant que Louis ne l'a pas entendu de vive voix, il se refuse à y croire.

— Je... je dois te parler, souffle-t-il.

Catarina jette un coup d'œil furtif en direction de la porte donnant sur l'hémicycle des *Cortes*, hésite un instant, puis déclare :

— Pas ici.

Déterminée, elle entraîne Louis à sa suite jusqu'à une petite pièce dans laquelle elle pénètre sans hésitation : une sorte de loge, meublée seulement d'une table pliante et d'un fauteuil. Plantée au milieu de l'espace restreint, elle se retourne vers le jeune homme et lâche :

— Je n'ai pas beaucoup de temps à t'accorder. À la suite de mon annonce, nombreux seront ceux qui souhaiteront s'entretenir avec moi,

c'est certain... Je dois me rendre disponible pour répondre à leurs questions, avant qu'ils ne se mettent de fausses idées en tête.

La manière dont elle le lui dit met Louis mal à l'aise. Il n'aime pas se sentir sur le plan de toutes ces autres personnes dans les paroles de Catarina, rien qu'un solliciteur de plus.

Pourquoi garde-t-elle une telle distance avec moi? Pourquoi ne se serret-elle pas contre moi pour m'affirmer que l'avenir est toujours aussi lumineux, que nos rêves sont toujours les mêmes?

— Tu as été plutôt claire, réplique-t-il, amer. La monarchie, c'est fini. Réjouissons-nous tous de l'avènement de la république. Hourra!

Catarina grimace face à cet enthousiasme surjoué. Il poursuit, accusateur:

— Je croyais que nous touchions enfin du doigt l'avenir que nous aurions toujours dû avoir, Rina! Mais ce n'était qu'une illusion de plus, hein?

La jeune reine baisse la tête.

— Oui... avoue-t-elle.

Ce mot chuchoté est comme un uppercut porté à Louis droit dans le ventre. Il l'encaisse, serrant les dents pour ravalier le goût de trahison qui a envahi sa bouche. Colère et désespoir se mêlent en lui. C'est une chute de plus, un peu plus bas. Un puits de noirceur qui n'en finit pas, où chaque lambeau auquel il imaginait pouvoir se raccrocher lui est arraché; sa confiance en Catarina en est un de plus. Sa voix est blanche alors qu'il demande:

— Si tu tournes le dos à ton trône... qu'en est-il du mien?

— Ce n'est pas de nous qu'il est question. Pas en premier lieu. Nous ne sommes que des dommages collatéraux. Si mon cœur est à toi, mon devoir est envers mon peuple désormais.

— Ton devoir, ça aurait été de te battre jusqu'au bout. Pas de renoncer!

Du poing, Louis frappe le bois de la petite table, emporté. Il y a des larmes dans les yeux de Catarina désormais; son visage est pâle entre ses mèches sombres. Sa poitrine se soulève plus vite sous le ruban bleu

qui barre son buste. Mais elle soutient le regard de Louis alors qu'elle réplique :

— Il y a eu trop de morts. Mon devoir, c'est de mettre fin à tout ça. De prendre la décision qui apportera à tous l'apaisement.

— Mais la démocratie est l'opposé de la paix, ne le vois-tu pas? Les révolutionnaires se massacrent pour le pouvoir dans les couloirs de Versailles! Si tu leur laisses prise, l'Espagne aussi basculera dans la folie!

Comment ne le perçoit-elle pas? Comment ne peut-elle plus se rendre compte que nous les rois sommes les seuls remparts qui se dressent face à l'horreur, quitte à nous effondrer nous-mêmes de l'intérieur?

La panique enfle en lui, en même temps qu'une insupportable impuissance. Glacé, il tente de saisir la main de Catarina.

J'ai échoué... mais pas elle. Tous, mais pas elle.

— Je n'avais pas le choix, souffle-t-elle. Le monde change, Louis, que nous le voulions ou non. Le mieux que nous puissions faire, ce n'est pas de lutter, c'est de faire au mieux pour l'accompagner. Je ne renonce pas : je prends la décision la plus difficile de ma vie.

Louis reste silencieux, toute son énergie employée à gérer sa douleur. Pendant les semaines si compliquées qu'il a vécues à Biarritz, où il avait le sentiment que toute lumière était aspirée peu à peu hors de son existence, Catarina a été son roc, la bouée qui l'empêchait de se laisser sombrer totalement. Voilà maintenant que même cela, il le perd.

— Et moi? ose-t-il. Et la France? Les troupes que tu devais me fournir pour ma reconquête?

— Trop de sang a déjà coulé en Europe. Ici, à Madrid, tu seras en sécurité. Tu pourras vivre heureux, te reconstruire. Débarrassé du poids de ta couronne, comme tu l'as si souvent rêvé. Tu n'as perdu que ton royaume, au fond : toi, tu es toujours là.

Un sourire timide étire les lèvres de Catarina, se voulant consolateur. Louis réprime un rictus.

Moi? Mais sans ma couronne, je ne suis rien...

Le vide béant dans sa poitrine l'aspire plus que jamais. Un vertige le saisit, en même temps qu'une sueur froide.

— «Que mon royaume?» Est-ce vraiment toi qui dis cela, alors que tu ne vis que pour le tien?

Ses doigts glissent hors de ceux de Catarina alors que sa voix se brise.

— Je ne peux pas accepter d'en faire le deuil. Je suis le roi de France, je ne sais être rien d'autre. Amuse-toi bien avec ta nouvelle république. Moi, je continue le combat. Je ne trahirai pas ce que nous sommes. Au revoir.

Sur ce, il tourne les talons et plante là la jeune reine, le cœur fendu. Il s'éloigne à grands pas dans le bâtiment des *Cortes*, peinant à voir ce qui se trouve devant lui tant sa vision est brouillée. Il ne sait pas encore où il va, mais il est certain d'une chose: il doit mettre autant de distance que possible entre Catarina et lui. Il ne s'arrêtera que lorsque les flammes de sa colère se seront éteintes.

Et, mon Dieu, face à sa trahison, je ne sais même pas si elles cesseront de brûler un jour...

CATARINA

— Rina?

La jeune femme rouvre les yeux qu'elle tenait fermés, encaissant les mots durs que Louis vient de lui lancer. Mais ce n'est pas lui qui revient sur ses pas pour s'excuser, lui dire qu'il a compris, qu'il voit lui aussi qu'il n'existe pas d'autre chemin que celui dans lequel elle a, dans un instant de terrible lucidité, engagé l'Espagne. C'est Alba, dont le visage se charge d'inquiétude dès qu'elle découvre l'expression défaite de sa cousine.

— Oh non... soupire-t-elle en la prenant dans ses bras. Qu'est-ce qui se passe?

Catarina renifle, un peu apaisée par le contact de ces mains dans son dos.

— Louis... Il a mal pris ma décision.

Il m'a accusée de ne pas avoir pensé à lui... et c'est vrai. Dans l'instant du choix, je n'ai vu que l'Espagne, pas le nouveau choc que j'allais lui faire subir. Un traumatisme après tous les autres, cette fois asséné de ma main.

Elle aurait voulu trouver les bons mots, ceux qui l'auraient convaincu qu'elle n'a jamais souhaité le trahir; qu'au contraire, le changement est peut-être leur seul espoir de salut. Elle a échoué. Dans le tumulte d'émotions qui l'a envahie, son éloquence s'est dissipée, et elle a vu Louis glisser loin d'elle, impuissante.

— J'aurais dû réussir à lui expliquer... s'en veut-elle. Le retenir...

— Arrête ça, tout de suite, la réprimande Alba. Te rends-tu compte de tout ce que tu as accompli ces derniers jours? Bien sûr que tu ne peux pas être parfaite en toutes circonstances. Tu restes humaine.

— Et toi? Tu es blessée, toi aussi? C'est pour me demander des comptes que tu m'as rejointe ici?

La panique s'empare de Catarina alors qu'elle vacille face aux conséquences de ce qu'elle a fait. Secouant la tête, Alba prend la sienne entre ses mains et l'incite à la regarder dans les yeux.

— Hé, calme-toi. Je m'inquiétais pour toi, c'est tout. J'ai été surprise par ton annonce, mais jamais je ne t'en voudrais de faire ce que tu crois juste. Je te soutiendrai dans cette nouvelle voie, comme je t'ai toujours soutenue. La monarchie... je ne connais pas autre chose, mais s'il y a quelqu'un capable d'inventer un avenir différent pour notre pays, c'est bien toi.

Catarina se détend quelque peu, laissant aller sa joue contre la paume de sa cousine.

Je ne serai pas seule dans ce nouveau combat. Quoi qu'il arrive... j'aurai toujours Alba.

— Où est Louis, maintenant?

— Parti.

— Comment ça, parti? Où?

La jeune reine hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Il est rentré au Palacio Real, probablement.

De toute façon, il n'a nulle part d'autre où aller.

— Bon, ce sera un problème pour plus tard, décrète Alba. Tu as laissé les *Cortes* dans un sacré tumulte. Carlos de Palafox te cherche.

— Il veut des explications, lui aussi...

Catarina inspire profondément. Elle n'a pas le loisir de se laisser tourmenter davantage : elle doit reprendre son masque impassible, celui qu'elle a forgé depuis son enfance. Face à Louis, ses défenses sont abattues ; elle doit les reconstruire, et vite.

Je n'ai pas le choix : je vais devoir me confronter au duc. Le plus tôt sera le mieux.

Elle fait un pas en arrière pour s'éloigner d'Alba, qui la laisse faire malgré son air manifestement inquiet.

— Tu es prête à le recevoir, tu es sûre ?

— Il faudra bien. Je ne peux pas me permettre de laisser son esprit s'échauffer librement. Le soutien de tous ses alliés en dépend.

Je n'ai pas droit à l'erreur. Je dois réussir un pari fou : amener cette ligue d'aristocrates à me rejoindre pour soutenir la marche vers la république.

Un dernier battement de paupières pour chasser l'humidité qui s'y accroche encore, et elle redresse la tête. Altière, elle quitte la petite pièce et sort dans le couloir, suivie par Alba. Elle n'a pas besoin de rejoindre la salle des *Cortes* pour trouver le duc de Saragosse : elle tombe sur lui à peine quelques mètres plus loin, fouillant le bâtiment tambour battant. En la voyant, il fond droit sur elle.

— Monsieur le duc.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? Une *république* ? Avez-vous perdu l'esprit ?

— Vous vous oubliez, je crois. Je suis encore la reine d'Espagne, et le ton que vous employez ne me plaît guère.

L'autorité brute : c'est le langage que comprennent les Grands. Un signe de faiblesse, et Palafox s'engouffrera dans la brèche.

Je l'avais prévenu : je ne serai pas une marionnette entre ses doigts. Je ne lui laisserai pas la moindre occasion de m'intimider.

Il se crispe et déglutit, réalisant son manquement à l'étiquette et ravalant une part de sa fureur. Cependant, même si son ton est plus mesuré, l'âcreté y est toujours perceptible lorsqu'il reprend :

— Vous aviez été claire quant au fait que vous ne serviriez pas avant tout les intérêts de la haute aristocratie comme le faisait votre oncle, mais ça... Il me semblait acté que vous œuvrieriez à la défense de la monarchie.

Un rictus tord sa bouche avant qu'il n'ajoute, méprisant :

— J'aurais dû comprendre que nous ne partagions pas les mêmes idéaux quand vous vous êtes alliée à la *Pelota Amarilla*.

— Nous les avons partagés. Longtemps, j'ai cru moi aussi que seul un souverain pouvait réussir à maintenir l'unité dans son pays. Cependant, le monde a changé, irrémédiablement. Les peuples d'Europe ne veulent plus de monarques, parce que des hommes et des femmes comme Alfonso les en ont dégoûtés. Je me devais d'écouter la voix de l'Espagne.

— Vous auriez également pu leur redonner confiance en la grandeur de la couronne, de l'aristocratie. Vous nous avez laissés tomber, tous les nobles qui croyaient en vous !

Ce sont les mêmes arguments que ceux de Louis, ceux qu'elle n'a pas su réfuter devant son regard azur hanté. Mais face au duc, il lui est bien plus aisé de rassembler ses armes.

— J'ai essayé de tous nous protéger, voilà ce que j'ai fait !

Sa vive affirmation lui vaut un haussement de sourcil sarcastique de la part de Palafox.

— Le peuple, quand il décide de se soulever, est une puissance que rien ne peut arrêter. Il le prouve partout en Europe, où les monarchies chutent les unes après les autres. Le couronnement qui vient d'avoir lieu ici est une exception, mais combien de temps croyez-vous qu'elle puisse durer ? Pensez-vous que la tyrannie brutale d'Alfonso n'a laissé aucune trace, que nos compatriotes ne demanderont pas bientôt des garanties qu'une telle barbarie ne se reproduira pas ? Les germes de la révolte n'auraient pas cessé de croître, jusqu'à l'explosion.



— Vous n'avez même pas essayé. Avec votre annonce, vous avez jeté aux orties toute chance que vous auriez eue de vous en sortir autrement. Vous m'avez demandé de prendre tous les risques pour votre couronne, et vous n'en voulez même pas!

Oh que si. Cela fait plus de vingt ans que je me prépare à régner, dix ans que je lutte pied à pied pour le trône qui aurait dû être mien depuis tout ce temps... Mais l'essentiel n'est pas là.

— Je ne suis qu'un étendard. Vous-même l'avez dit à Saragosse: j'étais seulement votre meilleure option pour déclencher un ralliement. La véritable cause, la seule qui mérite qu'on se batte pour elle, c'est l'Espagne.

— Pas comme ça, espèce d'inconsciente, pas...

— Le seul inconscient, ici, c'est vous, monsieur le duc.

La voix a cinglé un peu plus loin dans le couloir, alors qu'Alba amorçait un mouvement pour s'interposer. Palafox comme Catarina tournent la tête: vers eux s'avance Pablo, l'air grave.

— Vous devriez écouter Sa Majesté, reprend-il. Et vous montrer suffisamment sage pour entendre ce qu'elle vous dit avant qu'il ne soit trop tard.

Il les rejoint lentement, sans se presser. Derrière ses lunettes rectangulaires, le repassage de sa chemise hasardeux, il a moins de prestance que le duc; pourtant, il exsude une confiance en lui égale à la sienne.

Par sa bouche, il n'est pas le seul à s'exprimer: c'est la force de la Pelota Amarilla qu'il représente.

— Vous prétendez avoir pris tous les risques dans la bataille, mais rappelez-moi donc: les têtes qu'Alfonso a coupées et plantées sur les grilles de son palais, étaient-ce les vôtres? Le prix du sang, vous n'êtes pas celui qui l'a payé; la chute du tyran n'est pas votre œuvre, à vous seul. Si quiconque a un dû à réclamer, ce n'est pas vous.

— Parce que c'est vous, peut-être?

— Non. Le peuple d'Espagne.

Pablo rajuste son col avant de poursuivre:

— Nombreux parmi les rangs de mon mouvement sont sceptiques vis-à-vis de Sa Majesté. Je ne les soutiens pas, mais les ébauches de nouveaux soulèvements sont déjà esquissées. Seule une annonce aussi forte que celle qui a été faite devant les *Cortes* était en mesure de les arrêter.

— Les changements sont inévitables... souffle Catarina. Tout ce que nous pouvons faire, c'est les accompagner. Pour éviter que la violence ne flambe dans ce pays.

— Et faire en sorte que les aristocrates comme vous puissent s'adapter au changement, plutôt que de le subir de plein fouet.

Palafox serre les poings.

— Est-ce une menace?

— Juste un constat réaliste, réplique Pablo, détaché.

Catarina rassemble toute la conviction dont elle est capable pour plonger son regard dans celui du duc. Elle doit remporter son adhésion, maintenant; avant que l'équilibre fragile qu'elle a une chance de construire ne s'effondre sur lui-même dès ce jour, mort-né.

— L'ère des souverains touche à sa fin. Les peuples sont prêts à prendre leur destin en main, et ils le réclament. Ne vous rangez pas du mauvais côté de l'Histoire, monsieur le duc. Acceptez que le monde d'hier soit voué à se mourir, et aidez-moi. Je sais qu'au fond de vous, vous avez conscience que c'est la seule manière de vous sortir la tête haute de tout cela.

La manière dont Pablo acquiesce, solennel, fait courir un frisson le long de l'échine de Catarina.

Avec votre tête tout court, en réalité, Palafox... À partir du moment où mon oncle s'est mis à décapiter des innocents, il a passé un cap dans la violence que le peuple pourrait franchir si nous lui donnons des raisons de chercher à se venger.

Palafox soupire. Un instant s'étire, suspendu, avant qu'il ne prenne sa décision.

— Qu'il en soit ainsi. Je ne romprai pas notre alliance sur-le-champ... ne serait-ce que pour m'assurer que vous ne plongez pas la tête la première dans une folie républicaine enfiévrée. Contrairement à

ce que la *Pelota Amarilla* affirme à cor et à cri, l'aristocratie a tout de même quelques mérites.

— Je suis certaine que vous saurez les personnifier aux yeux de tous, affirme Catarina.

Le duc roule des yeux. Il ne paraît pas pleinement apaisé, mais au moins ne semble-t-il plus sur le point de frapper les murs pour trouver un exutoire à sa colère.

— Tous ne démontreront pas la même ouverture d'esprit que moi, vous le savez, n'est-ce pas? reprend-il. Jamais les Grands d'Espagne qui étaient proches d'Alfonso ne soutiendront la mise en place d'une république. Même parmi les nobles qui avaient accepté de joindre leurs forces aux nôtres face à lui, certains n'accepteront pas votre décision.

— C'est inévitable. Mais j'espère que je serai en mesure de les protéger eux aussi.

Plus de morts. Plus de massacres. Cela doit être mon absolue priorité.

Alors que Pablo et Palafox se dévisagent en chiens de faïence, Catarina veut y croire, envers et contre tout.

THOMAS

Plusieurs fois ces derniers mois, Thomas a fait un même rêve. Il se trouvait seul dans un Versailles vidé, évoluant entre les boiseries et les dorures comme l'unique maître des lieux. Dans les brumes vaporeuses du sommeil, il évoluait sans peur ni arrière-pensée, à sa place, le palais onirique comme un écrin pour son être exalté.

Ce matin ressemble à l'un de ces rêves. Mais dans ses songes, jamais le silence ne lui avait paru aussi lourd.

Ses pas résonnent sur le sol de pierre de la Galerie basse. Il n'y a pas d'autre bruit à la ronde: là où, depuis la prise du château après la fuite de Louis XX, un tumulte constant régnait, les lieux habités par les



différentes factions de révolutionnaires, les événements récents semblent avoir transformé les espaces majestueux en tombeau.

Ce qu'ils sont bel et bien devenus...

Il n'a pas besoin de laisser son esprit dériver longtemps pour qu'au bruit de ses semelles se superpose le claquement fantomatique des échanges de tirs; les impacts de balles sont bien visibles, plus clairs sur les parois froides et grises de la galerie. La balayant du regard, il se souvient de la scène avec acuité. Ici, Gabriel Kermanech est tombé; là, Denis Albani; plus loin, Jacques Gans.

Et juste sous ses yeux, à un mètre de l'endroit où il se trouve, Barbara Euler.

Toute proche, l'alcôve où il s'est caché; celle à qui il doit la vie.

Son souffle s'échappe d'entre ses lèvres, ténu.

Une fois de plus, la pièce du destin est retombée de mon côté... mais peut s'en est fallu.

De la fusillade, il est l'un des seuls rescapés. Le gouvernement provisoire, théâtre de tant d'affrontements au cours des semaines qui viennent de s'écouler, n'est plus qu'une coquille vidée de sa substance.

Au sommet, il ne reste presque plus que Thomas.

Presque.

Le son encore lointain de talons qui claquent sur le marbre lui rappelle que ce n'est pas encore le cas. Une démarche qu'il a, malgré lui, appris à identifier.

Il n'a pas bougé quand, quelques instants plus tard, Julie débouche dans la Galerie basse. Son tailleur gris sombre s'ouvre sur une chemise de soie plus claire; son éternel chignon roux laisse échapper une unique mèche sur sa nuque. Lorsqu'elle l'aperçoit, elle se fige, posant sur lui des yeux noisette interrogateurs.

— Je croyais que nous devions nous retrouver dans le salon de la Guerre, comme d'habitude.

— Je sais.

Mais je me suis arrêté sans l'avoir décidé au moment de traverser cet endroit. Je n'ai pas pu le laisser derrière moi comme de si rien n'était.

Hors de question pour Thomas de faire cet aveu. Faussement détaché, il hausse les épaules.

— Je n'ai pas très envie de retourner là-bas. Trop de mauvais souvenirs. Et puis, ce n'est pas comme si nous n'avions pas le choix. Nous avons tout le château pour nous.

— Il faut quand même que ceux qui cherchent les réunions du gouvernement provisoire puissent les trouver.

— Parce que tu attends quelqu'un d'autre, toi?

Mes alliés sont morts ou blessés. Les membres du Front Agora sont en fuite. Et Julie a toujours été seule...

Elle plisse les paupières et pèse sa réponse avant d'admettre:

— Pas aujourd'hui, c'est vrai.

Au coup d'œil circulaire qu'elle jette à ce qui les entoure, il devine que rester ici plus longtemps que nécessaire la met mal à l'aise, cependant. Il n'a jamais aimé se prendre la tête pendant des heures avec les problèmes disposant d'une solution simple; toute une rangée de portes de la Galerie basse donnant sur les jardins de Versailles, il en ouvre une et propose à Julie de le suivre dehors d'un signe de tête. Elle le suit sans protester.

À l'extérieur souffle un vent froid, mais il ne le gêne pas. Au contraire, il apprécie de trouver un peu d'air.

Ils s'éloignent du château de quelques mètres, faisant crisser le gravier. C'est Julie qui finit par rompre le mutisme entre eux:

— Et maintenant... que faisons-nous?

«Nous»? Il n'y a pas de «nous», Julie...

Il ne peut pas y en avoir. Thomas fait ce constat sans joie: c'est la simple vérité. Ils ont beau avoir fait front commun face à Barbara Euler, cela s'arrête maintenant, qu'il le veuille ou non. Ils n'appartiennent pas au même camp. Pour en arriver là où il est, il a dû contracter des alliances, prendre des engagements. John Lawrence, l'ambassadeur américain, s'est chargé de lui rappeler l'un des plus importants d'entre eux: réduire l'influence de Réseau Royal au profit de SocialWeb, le pendant développé par les États-Unis.

Julie, sa directrice, est le prix de leur soutien. Sa tête, contre leurs moyens, leurs informations, l'aura de prestige dont les enveloppe leur statut de première démocratie du monde ; ceux qu'ils lui ont déjà menacé d'attribuer à Marie s'il se refuse à se plier à leur volonté.

— Éviter de nous faire tuer, ce serait déjà un début, renvoie-t-il, amer.

— Le Front Agora est en fuite.

— Justement, ils vont en revenir à ce qu'ils savent faire de mieux : frapper depuis l'ombre. Nous n'aurons plus la moindre idée d'où viendront les prochains coups.

Le gouvernement provisoire, Thomas a fait le nécessaire pour que la fusillade qu'ils ont déclenchée leur en ferme les portes. Partout, il a réprouvé l'usage de la violence dont ils ont fait preuve, attisant le scandale dans l'esprit des Français. Mais il est lucide : tous dans le groupuscule étaient mal à l'aise devant la réalité de l'exercice du pouvoir, avec ses compromissions et ses négociations. S'ils ne se sont pas battus pour défendre leur position, ce n'est pas de bon augure.

S'imaginer qu'ils ont baissé les bras est une illusion. Ils comptent nous traiter exactement comme ils ont traité Louis XX : nous regarder nous agiter depuis la clandestinité, puis nous balayer d'un seul mouvement sanglant pour avoir la voie libre. Ils ont tenté une fois la cohabitation : ils ne réessaieront plus.

— La mort de Barbara a dû les désorganiser, avance Julie.

— Oui... pour un temps. Ça ne durera pas. Kyle Jennsen était son bras droit désigné ; il prendra sa suite. S'il rencontre la moindre opposition, il l'écrasera, cela ne fait aucun doute.

Il est encore plus brutal qu'elle ne l'était. Il n'hésitera pas.

— Alors la direction que nous devons suivre est toute désignée, décrète Julie.

Il lui jette un regard de biais. Les lèvres pincées en une fine ligne déterminée, elle est tournée vers le Grand Canal, loin à l'horizon.

— Tu l'as dit toi-même : c'est dans l'ombre qu'ils sont les plus puissants, poursuit-elle. Nous devons répandre la lumière dans ce pays,

jusqu'à ce qu'ils n'aient plus le moindre recoin dans lequel se terrer. Construire la république solide qu'ils ne pourront pas mettre à bas. Ce gouvernement provisoire ne suffit pas. Nous devons poser les bases d'un avenir bien plus pérenne, plus seulement gérer les urgences.

— Qu'est-ce que tu proposes? Que nous nous attelions à la rédaction d'une constitution?

— Pas nous. Les Français.

Il se fige. Elle fait encore deux pas avant de s'en rendre compte et de se retourner vers lui, haussant un sourcil interrogateur. Il lâche un rire sec.

— Même en fouillant chacun des salons de réception de Versailles, je doute que nous trouvions soixante millions de chaises pour tous les asseoir autour d'une table.

— Bien sûr. Cela ne nous empêche pas de confier cette mission à un échantillon représentatif. Organisons un tirage au sort, et remettons ce pouvoir entre les mains de l'Assemblée qui en résultera. Ainsi, nul ne pourra plus nous accuser de vouloir détourner personnellement la révolution comme Barbara le faisait si régulièrement.

La voix de Julie s'est échauffée alors qu'elle exposait son plan, démontrant sa conviction. Cela ne suffit pas à empêcher Thomas de grimacer.

— Des Français piochés au hasard? C'est ça, ta brillante idée?

Non loin, l'une des fenêtres de la Galerie basse n'a pas encore été réparée, brisée par une balle lors des affrontements. Thomas l'englobe d'un large mouvement du bras, comme tout ce qui les entoure.

— Nous, nous connaissons les réalités du pouvoir. Nous avons enfin les mains libres pour faire avancer ce pays comme nous le voulons, après des semaines de blocage du Front Agora. Nous devrions en profiter pour gouverner, *réellement* gouverner. Il n'y a plus que nous deux: nul ne pourra nous arrêter.

C'est ma chance. Mon destin que je touche du doigt, après tant de temps.

Les yeux de Julie se posent sur Thomas, insondables. Un miroir qui lui renvoie son reflet solitaire. Elle revient vers lui, s'immobilise

suffisamment près pour qu'il distingue la légère buée qui s'échappe de ses lèvres entrouvertes.

— Est-ce pour toi que tu t'es battu... ou pour le peuple?

Face à l'attente que son visage exprime, il n'y a qu'une réponse possible :

— Le peuple, bien sûr.

— Alors fais-lui confiance. S'il te plaît...

Les poings de Thomas se serrent. Avec amertume, il doit admettre que Julie a raison. Non dans son beau discours concernant la prétendue sagesse de leurs compatriotes, mais relativement à ce qu'elle a avancé plus tôt : qu'ils sont toujours sous le coup de la menace du Front Agora. Qu'ils ont une cible dans leur dos, et que ce n'est qu'une question de temps avant que la vengeance de Kyle ne les frappe.

Mais si nous ne sommes plus les seuls au premier rang, alors peut-être y a-t-il une chance pour détourner leur colère, au moins un peu...

— Très bien, capitule-t-il. Qu'il en soit ainsi.

Le sourire que Julie lui adresse est radieux. Il l'admire de s'accrocher encore à ses convictions, de réussir à se persuader que l'avenir peut être celui que lui dépeignaient ses idéaux, malgré tout ce qui s'est passé. Il sait qu'elle y croit, qu'ensemble, désintéressés, ils parviendront à réaliser ses rêves pour la France.

Aujourd'hui, il n'a pas envie de la détromper. Mais plutôt de profiter un peu plus longtemps de sa confiance.

Avant de lui planter dans le dos, dès demain, le couteau que l'on a forcé dans sa main.

JULIE

Devant Thomas reposent, bien alignées, trente piles de dix enveloppes chacune. Les dorures sur leur papier crème brillent à la lumière des spots braqués sur elles. Julie n'a aucun doute que sur Réseau Royal,



où elles apparaissent en live – filmées par Liam Archer –, l’effet est saisissant.

Pour sa part, elle se tient un pas sur le côté, une tablette à la main. C’est depuis cette dernière qu’elle a procédé au tirage au sort dont ils ont convenu, sur l’algorithme duquel les équipes de son entreprise ont travaillé une bonne partie de la nuit.

Maintenant que notre décision est prise, la rapidité est essentielle. Nous jouons une course contre la montre avec le Front Agora.

Plutôt qu’au salon de la Guerre, ils ont établi leur mise en scène dans l’une des salles de réunion de l’aile des Ministres – après les derniers événements, sans le formuler, l’un comme l’autre ont développé une répugnance pour la partie principale du château. Thomas a choisi un bureau, Julie un autre. Il semble acquis que leurs discussions auront lieu entre les deux désormais.

La jeune femme retient un soupir en laissant son regard dériver sur les enveloppes. Leur solennité n’est qu’illusion ; pour imprimer les arabesques dorées, ils ont dû fouiller les anciens cabinets de travail royaux en urgence pour y trouver du matériel, et le bricoler afin de pouvoir frapper un sceau républicain improvisé.

Ce n’est pas grave. Ce qui compte, c’est l’image que nous donnons aux Français, le spectacle que nous présentons en direct sous leurs yeux. Si nous paraissions forts, alors nous le serons.

Liam relève son objectif vers Thomas. Comme souvent, Julie est impressionnée par l’assurance qu’il dégage, malgré les chiffres d’audience du live qui ne cessent de monter. Un dernier sourire, comme de connivence avec chacun de leurs compatriotes qui le dévisage, et il se lance :

— Français, Françaises, bonsoir. Ce jour, il me semble pouvoir affirmer que les manuels d’histoire de nos enfants et petits-enfants s’en souviendront. Ensemble, nous nous apprêtons à franchir une étape décisive pour faire avancer notre pays vers une démocratie, telle que nous l’avons rêvée lorsque nous nous sommes décidés à nous soulever contre Louis XX. Ensemble, nous nous apprêtons à ouvrir la rédaction d’une constitution pour notre république.



Hors champ, Liam lève le pouce, signe que l'annonce de Thomas est reçue par leurs spectateurs avec l'enthousiasme qu'ils en attendaient. Dans un ballet bien réglé, maintenant qu'il s'est chargé de cette introduction tonitruante, il laisse la place à Julie pour qu'elle se charge des explications techniques à propos desquelles elle est plus à l'aise.

— La manière la plus juste de procéder nous a paru de tirer des citoyens au sort pour les charger de cette tâche. Nous avons pour cela utilisé les données de Réseau Royal afin de garantir une représentativité aussi exhaustive que possible. Ils sont trois cents exactement, parmi lesquels cent cinquante femmes et cent cinquante hommes. Ils proviennent de toutes les strates de notre société : cent vingt avaient autrefois le statut Cuivre sur Réseau Royal, quatre-vingt-dix le statut Bois, quarante-trois le statut Terre, trente-cinq le statut Bronze ou Argent, six le statut Poussière et, parce que nous pensons que la France nouvelle devrait être ouverte à tous, six sont d'ex-membres de l'aristocratie. Afin de leur éviter toute pression superflue, leur identité exacte restera confidentielle ; ils seront avertis en recevant dans le courant de la semaine l'une des lettres que vous voyez devant moi. Il leur sera demandé de confirmer leur volonté de contribuer à la construction de notre avenir commun ; en cas de désistement, des suppléants seront appelés pour compléter l'effectif de l'Assemblée. Les frais de déplacement et de logement en région parisienne de tous les citoyens concernés n'y ayant pas leur résidence seront pris en charge par notre gouvernement.

Elle arrête là son exposé : si Thomas et elle sont tombés d'accord sur le fait que la désignation de l'Assemblée constituante doit paraître maîtrisée, elle est bien placée au vu des rapports que ses équipes lui font quotidiennement pour savoir que le temps d'attention des utilisateurs de Réseau Royal est limité. Mieux vaut qu'elle évite d'en abuser... Elle repasse la parole à Thomas : c'est lui qui est censé conclure à présent. Déployer de nouveau toute l'étendue de son éloquence pour que cette allocution se grave définitivement dans la mémoire collective.

Est-ce que cela pourra être ainsi entre nous désormais ? Une collaboration fructueuse, où nous apporterons chacun nos forces ? Un nouveau souffle

pour ce gouvernement provisoire en attendant cette Constitution qui sera la consécration de nos combats?

Il ne la regarde pas alors qu'il reprend place derrière les enveloppes. Les iris focalisés sur l'objectif du smartphone de Liam, sur tous ces autres yeux qui les dévorent.

Un mauvais pressentiment l'envahit.

— Il serait présomptueux de ma part de présumer des modalités de désignation de nos futurs dirigeants que choisira d'établir notre nouvelle assemblée, déclare Thomas.

Des mots que Julie ne reconnaît pas, qui ne sont pas ceux qu'ils ont préparés ensemble. Impuissante, elle ne peut que l'écouter, les doigts crispés autour de sa tablette, alors qu'il poursuit :

— En revanche, s'il y a bien une chose dont je suis certain, c'est que je souhaite continuer à m'investir personnellement pour faire de notre pays le havre de justice et d'égalité pour lequel je me bats depuis des mois. J'annonce donc ma candidature à l'élection présidentielle à venir, sous réserve que les conditions qui seront définies par nos compatriotes tirés au sort m'autorisent à y participer. Je serais plus qu'honoré d'être choisi par vous pour devenir la figure de proue à la tête de notre nation. En attendant, je continuerai à œuvrer pour vous au gouvernement provisoire au maximum de mes capacités. Vive la démocratie, et vive la France.

Tandis qu'il lève le poing, triomphant, Julie sent un mélange de désillusion et de fatalité l'envahir.

À quoi m'attendais-je? Voilà bien longtemps que j'ai compris que l'honnêteté de Thomas ne s'étend que jusqu'à là où ses intérêts commencent...

Dans un autre univers, celui qu'elle entrevoyait il y a quelques instants encore, ils auraient pu travailler main dans la main. Un mirage de plus. Encore une fois, c'est seule qu'elle doit garder le cap. Continuer à se battre.

Mais s'il croit que je baisserai les bras pour lui laisser le champ libre... il se trompe.



Oui, il vient de la prendre par surprise ; mais la vérité, c'est qu'une part d'elle s'attendait à un tel revirement, même si elle le déplore. Grâce aux mois qu'elle a passé à la tête de Réseau Royal, elle sait comment construire une stratégie pour réagir sur-le-champ face à l'imprévu. Riposter. Si bien qu'elle n'hésite pas un instant. Se forçant à paraître parfaitement sereine, dès que Thomas se tait, elle fait un pas en avant et presse le bras de son rival. Par réflexe, il se décale, lui laissant le champ libre pour prendre sa place derrière les enveloppes. Avant qu'il n'ait pu réaliser ce qu'elle vient de faire, elle déclare, la tête bien haute, le regard fixé sur la caméra de Liam qui capture son image :

— Je me joins à M. Grisons pour exprimer à notre assemblée constituante mon immense fierté de la voir bientôt œuvrer pour la démocratie dans notre pays. Il va de soi que je me mets également à votre disposition pour diriger notre future république, si vous choisissez de m'accorder votre confiance. Je serai moi aussi candidate à l'élection présidentielle. D'ici là, même si M. Grisons et moi-même serons bientôt adversaires dans les urnes, il est évident que nous continuerons à collaborer en bonne intelligence, dans l'intérêt commun.

À ces mots, Julie coule un regard vers Thomas.

Oui, évident... Cela aurait dû l'être, du moins. Sans sa trahison.

Il a froncé ses sourcils bruns, imperceptiblement ; un signe ténu, mais qui dévoile sa contrariété de la voir contre-attaquer. Accentuant le sourire sur ses lèvres, elle conclut :

— J'espère pouvoir vous prouver que je suis digne de continuer à gouverner ce pays. En tout cas, je n'ai pas d'autre désir que d'accomplir mon devoir. Vive la démocratie, et vive la France.

Sur ce, elle incline brièvement la tête, signalant à Liam qu'il peut arrêter de filmer. Un instant de plus, et le voyant minuscule sur le côté de la caméra de son téléphone s'éteint.

Le silence retombe sur la salle de réunion. Lourd, tendu.

— Tu manœuvres déjà pour conquérir le pouvoir pour toi seul... accuse-t-elle Thomas, désabusée.

— Toi aussi, tu as annoncé ta candidature à l'élection.

— M’as-tu laissé le choix ?

Il ne répond rien. Elle secoue la tête, avant de le laisser derrière elle, seul avec ce qui aurait pu être.

CATARINA

— Votre Majesté.

Maxima Llorente attend Catarina devant les portes du château alors qu’elle rentre des *Cortes*. Si elle espérait se reposer après les remous qu’a provoqués son discours, l’expression préoccupée de l’intendante du Palacio Real lui apprend immédiatement que c’est un projet auquel elle va devoir renoncer.

— Que se passe-t-il ? demande-t-elle, s’efforçant de chasser la fatigue dans sa voix.

— C’est la *Pelota Amarilla*... Ils sont là.

— La *Pelota Amarilla* ?

Instinctivement, elle pivote pour jeter un coup d’œil aux voitures qui sont en train de s’immobiliser dans la cour du palais à la suite de la sienne. De l’une d’elles sort Pablo, le seul représentant du mouvement révolutionnaire qu’elle connaisse, veillant à mettre autant de distance que possible entre Carlos de Palafox et lui.

Catarina reporte son attention sur l’intendante, perdue. Celle-ci s’explique :

— Ils se sont présentés à l’entrée principale il y a une dizaine de minutes. Ils disaient vouloir parler avec vous. Je les ai convaincus de vous attendre dans la salle du trône : je savais que vous veniez de quitter les *Cortes* et que vous n’alliez pas tarder à arriver. Le comte de Fondao est avec eux.

— Très bien. Je vais les voir de ce pas. Ont-ils précisé ce pour quoi ils sont venus ?

Maxima secoue la tête.



— Ils ont simplement dit qu'ils avaient entendu votre annonce...

— Je vois.

Elle fait signe à Pablo de la rejoindre, et elle l'interroge en se mettant en mouvement vers l'intérieur du palais :

— On m'a prévenue à l'instant que des membres de votre mouvement étaient ici, au Palacio Real, et qu'ils souhaitaient s'entretenir avec moi. Est-ce de votre fait ?

— Je ne suis pas l'unique leader de la *Pelota Amarilla*, je vous l'ai déjà dit, répond-il en haussant les épaules. Par ailleurs, chacun d'entre nous conserve son libre arbitre.

Rien que des explications vagues...

Pour autant, Pablo ne semble pas particulièrement surpris par ce que vient de lui révéler Catarina, ce qui lui laisse supposer qu'il en sait plus qu'il ne veut bien le lui dire – mais qu'il ne souhaite pas s'interposer, dans un sens ou dans l'autre.

Avec résignation, elle prend le chemin de la salle du trône. S'il n'avait tenu qu'à elle, elle n'aurait pas choisi cette pièce pour y rencontrer des révolutionnaires : elle symbolise sa position de monarque qu'ils abhorrent, sans compter qu'elle a un côté cérémonieux qui ne correspond pas à l'image qu'elle veut leur donner.

Mais dès qu'elle rejoint sa destination, elle se rend compte qu'elle n'a pas à s'inquiéter de la possibilité qu'ils se trouvent intimidés. Au contraire.

Ils sont une petite dizaine, répartis dans la pièce. Les règles de bienséance voudraient qu'ils l'attendent debout près des fenêtres de la salle du trône, mais qu'ils en soient inconscients ou qu'ils aient sciemment décidé de les enfreindre, ils ne s'y plient pas le moins du monde. Certains examinent les tentures et peintures, à grand renfort de commentaires bruyants ; l'un d'eux s'est même permis de monter sur l'estrade qui fait face à la cour d'honneur pour détailler le fauteuil royal de plus près, sous le regard catastrophé du comte de Fondao posté non loin, manifestement incertain de la manière dont il doit se comporter.

En découvrant la scène, Catarina marque un temps d'arrêt, mais elle se retient de protester d'emblée comme son instinct le lui crie.

Ce n'est qu'une chaise luxueuse, rien de plus. Elle ne mérite pas que je mette la stabilité de mon pays en péril pour elle.

— Bonjour à tous, annonce-t-elle pour capter l'attention générale. On m'a dit que vous souhaitiez me parler.

Trois révolutionnaires esquissent un semblant de révérence en la remarquant, les autres ne se donnent pas cette peine. Pourtant, ils ne lui semblent pas spécialement hostiles – moins que les aristocrates furieux auxquels elle a dû faire face aux *Cortes*. C'est même l'inverse : ils dégagent une euphorie étonnante.

— Ah, Votre Majesté.

L'homme qui était monté sur l'estrade de son trône en descend les marches nonchalamment pour la rejoindre.

— J'avoue que quand Pablo ici présent a émis pour la première fois l'idée que nous devons vous soutenir face à votre oncle dans l'intérêt général de notre pays, j'ai été plus que sceptique. Vous avez su me surprendre... agréablement.

— À qui ai-je l'honneur, exactement ?

L'homme se fend d'une courbette exagérée, agitant d'une main un chapeau imaginaire.

— Pardon, j'oubliais que les noms ont une telle importance pour les gens comme vous. Esteban Varona. Fils de personne, duc de rien du tout, au cas où il s'agirait de votre question suivante.

Sans qu'il ait besoin de le clarifier, Catarina devine qu'il s'agit de l'un des autres dirigeants de la *Pelota Amarilla*. Quoi qu'elle pense de son attitude, elle se doit de le traiter avec considération : le fragile équilibre qu'elle a réussi avec peine à instaurer en Espagne en dépend.

— J'espère vous avoir convaincu que je souhaite avant tout le bien du peuple.

— Incroyable, mais il semblerait effectivement que ce soit vrai. Proclamer la république en Espagne... C'est ce que nous appelions de nos vœux. Je suis ravi que vous reconnaissiez de vous-même que la

monarchie est un système appartenant au passé. Vous avez pris la bonne décision en nous confiant le pouvoir de vous-même.

Derrière la fausse bonhomie d'Esteban, Catarina sent une fermeté qui fait courir un picotement sur sa nuque.

Pablo évoquait aux Cortes des complots qui auraient été prêts à se déployer pour se retourner contre moi si mon discours avait été différent... Cet homme en était-il l'un des artisans?

— Nous venons pour organiser la transition, reprend-il. De combien de temps auriez-vous besoin pour quitter le palais? Étant donné que vous venez de vous y installer, cela ne devrait être l'affaire que de quelques jours, n'est-ce pas?

— Vous ne m'avez pas bien comprise, je crois.

L'intervention de la souveraine est sèche, et jette un froid immédiat. Tant pis: comme face à Palafox, elle a besoin de s'imposer face à ces gens. Leur prouver qu'elle n'est pas qu'un pion qu'ils ont utilisé un temps, et dont ils peuvent désormais se débarrasser.

Qu'ils le voient ou non, ce pays a encore besoin de moi.

D'un pas lent, elle se dirige vers l'estrade, dont elle gravit les marches. Elle s'installe sur son trône, et balaie l'ensemble des révolutionnaires des yeux avant de les reposer sur Esteban et de déclarer:

— Vous avez raison: je souhaite faire de l'Espagne une république. J'ai pris l'engagement devant vous d'en être la dernière reine. Je compte le tenir. Cependant, il serait hasardeux d'espérer rejeter en une nuit un système politique en place depuis des siècles. Il me reste une mission à accomplir: veiller à ce que la transition vers la démocratie se fasse avec ordre et méthode. Aussi, je ne compte pas vous transférer le pouvoir tout de suite ni même avant plusieurs années. D'ailleurs, ce ne sera pas à vous, mais à des représentants à propos desquels le peuple tout entier aura pu se prononcer.

Le visage d'Esteban perd toute trace d'affabilité. Posant un pied au bas de l'estrade, il crache:

— En quoi êtes-vous plus légitime que quiconque dans cette pièce? Vous êtes née des bons parents, c'est tout. Vous voulez juste vous faire

mousser encore un peu, gagner du temps avant de sombrer dans l'oubli qui attend tous les gens comme vous.

Le comte de Fondao s'avance, prêt à s'interposer. Mais c'est une autre voix qui éclate, depuis l'entrée de la salle du trône.

— Un mot de plus, et vous le regretterez, cingle Carlos de Palafox.

Il a tiré au clair son épée de cérémonie. Malgré les volutes ornementales de l'arme, Catarina ne doute pas que son acier a le tranchant suffisant pour percer des gorges... et déclencher un bain de sang qui noierait définitivement ses espoirs de paix. Levant une main pour arrêter le duc, elle clame à l'intention d'Esteban :

— Il me semble que ce n'est pas à ma naissance seule que je dois la victoire que nous avons remportée ensemble contre mon oncle. Je pense avoir prouvé que j'ai au moins quelque valeur personnelle. Vous êtes libres de penser le contraire, mais cela ne changera rien aux faits : à l'autre extrémité du spectre politique, il y a des aristocrates pour qui mon ascendance compte. Ils ne vous écouteront pas ; moi si. Pablo a eu la sagesse de le comprendre ; et vous ?

Esteban garde une mine renfrognée, mais ne répond rien. Catarina choisit d'interpréter cette absence d'opposition comme un signal positif. Elle soutient son regard pour affirmer, sans animosité mais avec détermination :

— Oui, je m'accrocherai au pouvoir tant que je sentirai que c'est nécessaire pour éviter à l'Espagne de s'entre-déchirer de nouveau. Allons-nous nous battre et la faire saigner... ou bien trouver le moyen de collaborer pacifiquement ?

Furieux, Esteban la dévisage un instant avant de quitter la salle du trône à grands pas, bousculant Palafox au passage. Mais il est le seul : les autres révolutionnaires demeurent en place, l'observant avec curiosité.

Catarina sent son cœur accélérer.

Je peux y arriver. Tenir ensemble toutes les parties de ce pays que mon oncle a fracturé... avant qu'elles ne s'effritent entre mes doigts, et tous mes plans pour l'avenir avec elles.

LOUIS

Plusieurs heures après le retour de Louis au Palacio Real, il peine encore à respirer. C'est même pire chaque minute de plus qui passe. Étendu sur le lit des appartements qui lui ont été attribués, il lutte contre son souffle que la panique veut couper, la vision obscurcie, ses mains serrant ses draps sans le vouloir.

Il a beau essayer de penser à autre chose, c'est toujours la même terreur qui le rattrape, invoquée par ce mot de « république » que Catarina a fait éclater dans leur réalité. Il charrie tellement de souvenirs qui le tourmentent, qu'il avait tant bien que mal essayé de tenir à distance à Biarritz... Des images de chaos, de massacres. D'une balle frappant la poitrine de Jean de Berry, de la gorge tranchée de Benoît de Jarzé, de la potence dressée pour lui sous les yeux impitoyables de révolutionnaires triomphants. Les conséquences de son impuissance, de ce à quoi ressemblerait un monde dans lequel la couronne s'effondre. Les pleurs de Diane prisonnière en Bavière, des enfants exténués dormant dans des cabines de plage, Pierre de Chantilly retrouvant sa famille à Biarritz dans un cercueil.

Catarina ne comprend pas ce qu'elle a fait. Elle ne comprend pas que cette voie ne peut mener que dans une direction : vers la catastrophe...

Il avait redressé la tête en se promettant qu'il parviendrait à remonter sur son trône. Qu'enfin, sa couronne retrouvée, il pourrait réparer ses erreurs, et la France. Maintenant qu'elle lui tourne le dos, ses espoirs se consomment, le laissant avec une seule chose : son constat d'échec, cuisant et total.

Il espérait que le silence et le calme lui permettraient de s'apaiser. Mais la solitude des lieux ne fait que l'aiguillonner encore plus. Tout à l'heure, Anne de Mortemart lui a envoyé un message, lui demandant s'ils pouvaient se voir pour envisager la suite. Il a été incapable de lui répondre, ces quelques mots décuplant sa panique.



La suite? Quelle suite? C'est la fin de partie. Il n'y a plus rien pour moi maintenant. Je ne suis plus rien.

Il tourne et retourne dans sa chambre, se repassant en boucle le discours de Catarina, leur houleuse conversation ensuite. Chaque itération dans sa mémoire fait enfler le sentiment de trahison qu'il éprouve, ainsi que son désespoir. Le vide dévorant en lui, ce néant qui semble attirer peu à peu tout ce à quoi il tient, tout ce autour de quoi il s'est construit.

Saisi d'un accès de colère, il attrape un coussin à la tête de son lit et le lance à l'autre bout de la pièce. Cela ne constitue qu'un piètre exutoire à sa rage; il se sent bouillir, tout à coup, et il a l'impression d'étouffer entre les quatre murs de sa chambre. Sans réfléchir, il jaillit vers la porte de ses appartements. Il ne sait pas encore où il veut aller, et il connaît mal le Palacio Real, mais ce qui est certain, c'est qu'il a besoin d'air. À grandes enjambées, il parcourt les couloirs du château, à la recherche d'une sortie qui le mènera dans les jardins. Se fiant à son instinct pour se diriger, il descend un escalier, puis un autre, quittant la partie la plus luxueuse du bâtiment pour rejoindre celle allouée à la domesticité. Les quelques serviteurs qu'il croise s'écartent sur son passage, intimidés. Avec fracas, il pousse une énième porte... et se fige soudain en respirant une odeur d'essence à laquelle il ne s'attendait pas. Il détaille le vaste hangar dans lequel il vient d'entrer: il s'agit manifestement d'un garage, dont les lumières automatiques s'allument une à une à la suite du mouvement que des capteurs ont dû détecter. Ses yeux se plissent tandis qu'il détaille les formes grises, bâchées, qui s'alignent les unes à côté des autres.

Des motos... Au moins une trentaine.

Il ne lui faut pas longtemps pour comprendre qu'il doit s'agir de la collection personnelle du défunt Fernando VIII, le père de Catarina. Passionné, il avait réuni à Madrid, outre des machines de luxe, les pilotes les plus renommés du monde entier dans son *Establo Real*. Parmi eux, Dominique d'Arcangues, le marquis qui a donné à Louis des cours de conduite lorsqu'il était à Biarritz; jusqu'à l'accident à la suite duquel il a renoncé à recourir à cette échappatoire.



À cet instant, il ne sait plus bien pourquoi. Parce que Catarina le lui avait demandé, c'est vrai; parce que cela réveillait en elle les traumatismes liés à la mort de son père. Mais la jeune reine l'a blessé, et il ne parvient plus à écouter la voix de la raison. Il étouffe; il a besoin de l'apaisement qu'il trouvera s'il chevauche l'une de ces motos. Le désir s'impose à lui, impérieux, une pulsion qu'il n'a pas la force de combattre.

Comme envoûté, Louis s'avance vers le premier des bolides et le débarrasse de la protection qui le recouvre. Il retient un sifflet d'admiration lorsque l'épais tissu imperméable glisse, et qu'une carrosserie étincelante d'un bleu métallisé se dévoile.

Eh bien... Même après tout ce temps, les domestiques du palais doivent continuer à prendre soin de ces belles bêtes.

Il attrape un casque sur une étagère au mur puis grimpe en selle. Cela fait des semaines qu'il n'a pas piloté, mais il retrouve ses marques comme si c'était la veille. Avec délice, il fait jouer l'accélérateur, savoure le vrombissement du moteur. Puis il se lance pour de bon: il manœuvre jusqu'au portail à l'extrémité du garage. Il est fermé, mais il trouve bien vite le bouton qui permet d'en enclencher l'ouverture automatique. Enfin, il s'élance vers l'extérieur, le long d'une rampe qui s'élève depuis le sous-sol où il se trouve jusqu'aux rues de Madrid. Il a presque envie de pleurer en voyant le ciel crépusculaire au-dessus de lui, en sentant l'asphalte défiler sous lui.

Un peu de liberté, de certitudes tangibles dans ce monde où tout n'est que colonnes branlantes bâties sur des fondations de sable. Cela fait du bien...

Il n'a pas réfléchi à l'endroit où il souhaitait aller: il veut juste rouler, et s'oublier dans sa conduite. Il n'a jamais conduit en ville, et n'a qu'une notion vague du code de la route; plusieurs fois, ses errances lui valent des coups de klaxon de la part des automobilistes madrilènes, et une voiture manque même de l'emboutir. Plus que de la peur, c'est de la frustration qu'il ressent. Ce n'est pas cela qu'il recherche, ce qui ressemble à une extension de sa cage. Il a besoin de vitesse, de filer loin de ses démons. C'est pourquoi il suit les panneaux qui lui indiquent la sortie de la ville; bientôt, il se retrouve sur l'autoroute, en direction du



nord. Même sur la côte Atlantique, il n'avait jamais conduit sur une voie aussi large, et il se sent grisé. Malgré le vent froid qui fait battre ses vêtements, il avale les kilomètres sans les compter, alors que la nuit tombe peu à peu sur l'Espagne.

Il roulera jusqu'au matin s'il le faut. Pour l'instant, il ne se soucie pas le moins du monde des conséquences de sa fuite. Il part, tout simplement, parce qu'il ne pouvait pas rester au Palacio Real.

Tout le reste s'effiloche peu à peu à mesure qu'il s'éloigne de Madrid et qu'au loin, les sommets des Pyrénées commencent à se deviner à l'horizon.

CHAPITRE 2



CATARINA

Depuis le début de la journée, des coursiers défilent au service postal du Palacio Real. Ils viennent déposer, en recommandé, des cartons de félicitations de la part des principales familles nobles d'Espagne, afin de célébrer le couronnement de Catarina. Elle reçoit aussi des appels, plus rares, de la part de ceux qui ont réussi à intriguer pour obtenir son numéro de téléphone personnel – elle a une idée assez claire de l'origine de la fuite, étant donné que la majorité de ceux qui la joignent ainsi est liée au duc de Saragosse d'une manière ou d'une autre.

Les messages se ressemblent, et certains sont mêmes identiques mot pour mot. La jeune reine est certaine d'avoir lu au moins dix fois cette formule exacte: «Le duc et la duchesse adressent leurs hommages à Sa Majesté Catarina I^{re} à l'occasion de son accession au trône.»

Les fioritures et les blasons ne suffisent pas à dissimuler l'essentiel: les félicitations que la noblesse d'Espagne fait parvenir à sa souveraine

